

GÉNIE DES LIEUX

Stéphane Malfettes

« Les ruines comme les photographies nous installent dans un souvenir inventé, un souvenir qui n'est pas le nôtre et que pourtant nous reconnaissons. »

“Ruins, like photographs, set us up in an invented memory, a memory that is not ours and which we nevertheless recognize.”

Jean-Paul Curnier, *Montrer l'invisible. Écrits sur l'image*, Paris, Éditions Jacqueline Chambon, 2009, p. 28.

Rhona Bitner

GENIUS LOCI

« Je préfère indiquer uniquement le lieu, la ville, l'État et la date », précise Rhona Bitner suite à ma proposition de commenter une sélection de ses photographies. « Mon travail consiste en un simple inventaire de lieux et d'espaces. L'idée est de laisser au spectateur la liberté de faire advenir ses propres souvenirs... » Cette recommandation s'applique à une série en cours de réalisation intitulée « Listen ». Depuis 2006, l'artiste parcourt les États-Unis en quête des lieux qui ont contribué à forger la mythologie du rock'n'roll. Studios d'enregistrement, de radio et de télévision, salles de concerts, clubs, bars, stades, complexes sportifs, théâtres, églises, hôtels, cellules de prison, anciennes plantations, etc. : elle se rend là où les musiques populaires ont été composées, jouées, enregistrées, partagées. Chaque site fait l'objet d'un seul et unique cliché de format carré (1 x 1m). Dénués de toute présence humaine, les lieux semblent livrés à eux-mêmes – à l'exception de la pelouse du Shea Stadium à New York sur laquelle marche un agent de sécurité. Rhona Bitner revendique une certaine neutralité, voire un retrait total, qui transforme le matériel scénique d'une salle de concert, l'équipement d'un studio d'enregistrement ou les ruines d'un théâtre à l'italienne en véritables natures mortes. L'image n'en éveille pas moins l'imaginaire : dans ces espaces vides et silencieux subsiste encore l'écho lointain des événements qui les ont animés et rendus célèbres. La prairie où s'est déroulé le festival de Woodstock renvoie de manière plus ou moins consciente à un certain nombre de référents musicaux et cinématographiques. Comme le souligne Emma Lavigne qui a exposé certains clichés de la série « Listen » lors des Rencontres d'Arles en 2010 : « C'est dans cette tension entre apparition et enfouissement, rémanence et oubli, reconnaissance visuelle et mémoire auditive que Rhona Bitner nous invite à être à l'écoute de l'image [...] à l'heure de la dématérialisation de la musique¹. » Le caractère dépersonnalisé de ces monuments à la gloire des musiques populaires inscrits dans la mémoire collective déjoue tout élan nostalgique et suscite un étrange sentiment de familiarité.

Pour ce portfolio, j'ai choisi sept photos qui permettent – je l'espère – de rendre compte de cette dimension du travail de Rhona Bitner tout en offrant un aperçu de la diversité géographique et typologique des lieux qu'elle inventorie. Face à ses questions concernant ma sélection, j'ai alors livré quelques explications succinctes pour chaque cliché en ajoutant que j'étais à mon tour curieux de recueillir ses réactions... Sans vouloir enfreindre la consigne initiale de l'artiste – ne pas commenter ses propres œuvres –, les textes qui suivent offrent quelques réflexions composées à partir de nos échanges. Seule la dernière photo, choisie par Rhona Bitner, est présentée sans autres commentaires que le lieu, la ville, l'État et la date.

“I prefer to list only the venue name, the City, the State and the date I was there”, Rhona Bitner explains to me, after my proposal to comment on a selection of her photographs. “My work is a simple inventory of places and spaces. The idea is to leave the viewer free to bring up his own memories...” This recommendation applies to a series under way titled “Listen”. Since 2006, the artist has been traveling in the United States looking for places that have helped to forge the mythology of rock 'n' roll. Recording, radio and television studios, concert halls, clubs, bars, stadia, sports complexes, theatres, churches, hotels, prison cells, former plantations, etc.: she goes wherever popular music has been composed, played, recorded, and shared. Each site becomes a single and one-off square photo (40 x 40 inches). Stripped of all human presence, the places photographed seem handed over to themselves – with the exception of the security guard on the field at Shea Stadium in New York. Rhona Bitner lays claim to a certain neutrality, not to say total withdrawal, which transforms the stage equipment of a concert hall, the equipment of a recording studio, and the ruins of an Italian-style theatre into still lifes, no less. The image stirs the imagination: in these empty, noiseless spaces there is still the distant echo of the goings-on that once enlivened them, and made them famous. The farmland where the Woodstock festival was staged refers more or less wittingly to a certain number of musical and film references. As Emma Lavigne, who showed a few photos in the “Listen” series at the Rencontres d'Arles in 2010, emphasizes: “It is in this tension between appearing and burying, remanence and oblivion, visual recognition and auditory memory, that Rhona Bitner invites us to listen to the image [...] at a time when music is being de-materialized.”¹ The depersonalized character of these monuments to the glory of popular music engraved in the collective memory thwarts any nostalgic impetus and arouses a strange feeling of familiarity.

For this portfolio I have chosen seven photos which, hopefully, make it possible to describe this dimension of Rhona Bitner's work, while offering an overview of the geographical and typological diversity of the places that she inventories. Faced with her questions about my selection, I offered a few succinct explanations for each photo, adding that I was in my turn curious to hear her reactions... Without wanting to infringe the artist's initial instructions – not commenting on her own works –, the texts following my remarks offer one or two reflections arising from our exchanges. Just the last photo, chosen by Rhona Bitner, is presented with no commentary other than the venue, the City, the State and the date.

1.Emma Lavigne, *Heavy Duty and Razor Sharp*, Arles, Actes Sud, 2010, pp. 174-177.

1. Emma Lavigne, *Du lourd et du piquant*, Arles, Actes Sud, 2010, pp. 174-177.

CBGB

- NYC -

Acronyme de Country, Bluegrass and Blues, le CBGB est surtout connu pour la vague protopunk qu’il a fait déferler aumitan desseventies. Les Ramones, Talking Heads, Blondie, Television ou encore Patti Smith le fréquentaient assidûment, que ce soit sur scène ou parmi le public. En 2006, la gentrification galopante de la ville qui ne dort jamais a eu raison de cette salle mythique : sa fermeture marque-t-elle la fin d’une époque ? Elle annonce en tout cas le début de la série « Listen » qui rassemble aujourd’hui plus de deux cent photos.

Le point de départ de cette série est en effet la fermeture du CBGB. Toutefois, les endroits mythiques ne le restent qu’aussi longtemps que le permet la mémoire collective. Ces espaces concrets finissent tous par disparaître : soit ils s’écroulent ou deviennent des magasins de vêtements ou des fast-food, soit ils suivent des voies tout simplement différentes. Pour moi, le CBGB ne marque pas le début ou la fin de quelque chose. Quoi qu’il arrive, New York continue toujours d’avancer. Le CBGB en faisait simplement partie. Nos souvenirs personnels ou collectifs de la ville sont peut-être ceux d’un temps révolu qui était plus fou et plus sauvage, quand d’autres auront peut-être une vision beaucoup plus romantique et moins avant-gardiste de ce même passé. Ce qui m’intéresse, c’est la façon dont cet espace existe aujourd’hui, parce qu’il a complètement changé, mais qu’il contient toujours, dans ses murs, ce qu’il s’est passé à l’intérieur. Le spectateur va alors se souvenir de ce qu’il a signifié, que ce soit pour le dénigrer ou pour l’idéaliser.

An acronym of Country, Bluegrass and Blues, CBGB is known above all for the protopunk wave that it unleashed in the mid-1970s. The Ramones, Talking Heads, Blondie, Television and Patti Smith all assiduously hung out here, be it on stage or among the audience. In 2006, the galloping gentrification city-that-never-sleeps got the better of this mythical hall: does its closure mark the end of an era? Whatever else, it announced the beginning of the “Listen” series, which today includes more than two hundred photos.

CBGB closing was indeed the starting point for this series. However, mythological places can only be mythological for as long as collective memory allows. Eventually these physical spaces all disappear – either they crumble or become clothing or fast food stores, or they evolve into lives that are just different. I don’t look at CBGB as a distinct “marker” of an end or a beginning of something. New York, no matter what, goes on. CBGB was simply part of it. Our individual and collective memories of the city may recall a time that was wilder or untamed, while others might hold a more strongly romantic, less edgy vision of that past. What is interesting to me is how the space exists today – interesting in that it is now physically different but continues as a vessel, its walls containing what happened within it. Its significance is recalled, reviled or romanticized by the viewer.



CBGB | New York, NY | 4 October 2006
Photographie couleur contrecollée sur aluminium | 100 x 100 cm | Courtesy Rhona Bitner

Red’s Lounge

- Clarksdale, Mississippi -

Ne vous fiez pas aux apparences : le Red’s Lounge est toujours en activité. Avec son barbecue d’intérieur, ses canapés défoncés et sa bâche en plastique utilisée pour colmater les béances du plafond, cet authentique *juke joint* fait de la résistance. Ici on conserve dans son jus la légende du blues du delta du Mississippi. Musiciens et habitués forment une rustique cohue animée par la même ferveur éthylique. Cette photo aux relents de tabac froid, de bourbon et de transpiration nous donne l’impression d’avoir pris part aux festivités de la veille.

C’est une description intéressante car nous avons tous une réaction face à la physicalité de l’espace qui, de manière très puissante, rapproche tous les spectateurs de ce qui s’est déroulé à cet endroit. Cette aura du blues que vous mentionnez ressemble beaucoup aux souvenirs d’événements ou de gens que l’on a fini par associer à certains genres de musique propres à d’autres lieux. C’est là, puis cela devient un souvenir. Bien sûr, en musique, il y a tellement de figures légendaires, et, oui, en particulier en ce qui concerne le blues. Mais ces notions de légendes et de souvenirs font tout simplement partie de l’ADN de la musique. Nous savons, nous ressentons, nous pouvons choisir de les décoder ou de les reléguer dans notre mémoire. Ce lieu résonne de manière fascinante avec l’ici et maintenant.

Don’t go by appearances: Red’s Lounge is still alive and kicking. With its indoor barbecue, its battered sofas and its plastic tarp used for covering the gaping holes in the ceiling, this authentic juke joint is holding its own. Here you feel the quintessence of the Mississippi Delta blues. Musicians and regulars form a rugged cohort driven by the same alcohol-inspired fervor. This photo with its whiff of cold tobacco, bourbon and sweat gives us the impression of having taken part to revelries of the night before.

That’s an interesting description because we all respond to the physicality of the space which, in a very powerful way, brings all of us viewers closer to what went on there. The aura of the blues you mention is much like the memories of events and people that came to signify genres of music which may be unique to other spaces. It is there, it is recalled. Of course there are so many legends in music, and yeah, particularly the blues. But the notion of legends and memories is simply in the DNA of music. We know, we feel, we can choose to decode it or let it rest in our memory. The resonance of the space is a compelling connection to the here and now.



Red’s Lounge | Clarksdale, MS | 10 May 2008
Photographie couleur contrecollée sur aluminium | 100 x 100 cm | Courtesy Rhona Bitner

Graceland

- Memphis, Tennessee -

Si ce *living room*, avec ses rideaux jaune canari, son téléviseur vintage et son Steinway clinquant, a des airs de déjà-vu, c’est que plusieurs photographes – et non des moindres, à l’instar de William Eggleston – l’ont déjà immortalisé. Convertie en destination touristique de masse, la résidence d’Elvis Presley est désormais soustraite à l’emprise du temps : les pièces à vivre de Graceland se visitent comme les salles d’un musée.

J’avais entendu parler des photos prises par Eggleston à Graceland, mais j’ai mis un point d’honneur à ne pas les consulter avant d’y aller. Son travail exerce déjà une influence bien assez grande sur moi – je ne voulais pas sentir sa main sur mon épaule pendant que je travaillais. Il se passe vraiment quelque chose dans cette salle de musique... Cela dit, je suis effarée par le nombre de personnes qui me demandent où cette photo a été prise, je pensais que c’était assez évident. Du coup, les éléments de résonance et de remémoration deviennent un peu plus compliqués dans ce cas précis.

If this living room, with its canary yellow curtains, vintage TV and sparkling Steinway has something *déjà vu* about it, this is because several photographers – none of them slouches, like William Eggleston – have already immortalized it. Turned into a mass tourist destination, Elvis Presley’s home is now removed from time’s grip: Graceland’s rooms are visited like a museum.

I knew about Eggleston’s photographs of Graceland but made a point not to look at them before I went. His work is already a large enough influence for me – I didn’t want to feel his hand on my shoulder when I worked. There really is something going on in that music room... That said, I am surprised by how many people ask me where that photo is from, I would have thought it was obvious. So the notion of resonance and recollection becomes a bit more complicated here.



Graceland | Memphis, TN | 6 May 2008
Photographie couleur contrecollée sur aluminium | 100 x 100 cm | Courtesy Rhona Bitner

Tiger Stadium

- Detroit, Michigan -

Sur l'échelle de valeurs du *star system*, jouer dans un stade représente l'étape ultime de la consécration. Pour inaugurer son « Reunion Tour » en 1996, le groupe KISS a choisi le Tiger Stadium où les super-héros du glam metal ont bien évidemment fait résonner leur hymne *Detroit Rock City*. Quelques années plus tard, l'emblème de la ville n'est plus le rock, mais un tas de ruines...

Le Tiger Stadium était en pleine démolition lorsque j'étais à Détroit. Il n'existe plus aujourd'hui. Le 7 octobre 1968, José Feliciano fut non seulement le premier musicien hispanique à y chanter l'hymne national américain au début d'un match, mais aussi à le chanter de manière originale et non traditionnelle. Feliciano a ouvert la voie pour tous les musiciens qui l'ont interprété depuis. Un an plus tard, Jimi Hendrix en livrait sa version électrique à Woodstock.

On the star system's value scale, playing in a stadium is the ultimate form of consecration. To kick off its "Reunion Tour" in 1996, the group KISS chose Tiger Stadium, where the super-heroes of glam metal obviously pounded out their hymn *Detroit Rock City*. A few years later, the city's emblem is no longer rock, but a pile of rubble...

Tiger Stadium was in the midst of demolition when I was in Detroit. It is gone now. On October 7, 1968 José Feliciano was the first Hispanic musician to sing the Star Spangled Banner at the start of a game here, and also the first to sing it in a non-traditional, original fashion. He opened the door to all the musicians who have interpreted it since. One year later Jimi Hendrix played his electric version at Woodstock.



Tiger Stadium | Detroit, MI | 31 October 2008
Photographie couleur contrecollée sur aluminium | 100 x 100 cm | Courtesy Rhona Bitner

Aragon Ballroom

- Chicago, Illinois -

Construite en 1926, cette salle de bal porte le nom d’une province espagnole, l’Aragon, fameuse pour ses spectacles extravagants. On retrouve cette tonalité hispanisante dans le décor dont les éléments architecturaux ne détonneraient pas dans un épisode de Zorro. Cette photo nous rappelle qu’à l’origine, en l’absence de salles spécifiquement dédiées aux concerts de musiques populaires, les groupes de rock se produisaient dans les bars, les théâtres, sur les parquets de bal, les pistes de roller-skate, etc.

C’était un choix un peu spécial, et cette image continue d’ailleurs de tenir une place à part à mes yeux. Gardez bien à l’esprit qu’avant la Seconde Guerre mondiale, le type de concerts dont vous parlez n’existait pas encore vraiment. Il y avait des salles de concert, mais ce qu’on appelait « musique populaire » était une musique plutôt feutrée, souvent jouée dans des salles de bal ou les loges maçonniques – et nous parlons ici d’une époque à laquelle la ségrégation étant encore très forte. J’imagine que les débuts du rock’n’roll ont créé la nécessité de trouver des lieux différents et que certaines salles de bal ont été reconverties. Cela dit, les anciennes salles de concert sont de très beaux endroits.

Built in 1926, this dance hall is named after the Spanish province of Aragon, famous for its extravagant spectacles. We find this Spanish-oriented tone in the décor, whose architectural ingredients would not be out of place in an episode of Zorro. This photo reminds us that, originally, without any halls specifically dedicated to popular music concerts, rock groups played in bars and theatres, on dance floors, and on skating rinks, etc.

This was a curious choice as the image continues to be peculiar to me. Keep in mind that before World War II there weren’t really the kinds of concerts to which you refer. There were concert halls, but “popular music” was quite subdued. Ballrooms and Masonic temples were active as venues – and we are also talking about a period still very much in segregation. I suppose that early rock ‘n’ roll spurred the need for a different kind of space and some ballrooms were repurposed. That said the older halls are very beautiful spaces.



Aragon Ballroom | Chicago, IL | 19 September 2008
Photographie couleur contrecollée sur aluminium | 100 x 100 cm | Courtesy Rhona Bitner

Sound Factory

- Hollywood, California -

Il n’y a rien de moins photogénique qu’un studio d’enregistrement sans musicien. Une fois ces espaces désertés, les quelques éléments restants font néanmoins signe avec une nouvelle intensité. Un pied de micro, un tabouret de piano ou un câble devient un *punctum* en puissance. Il s’agit en l’occurrence d’un tapis, accessoire familier des batteurs sur lequel ils installent leur instrument. Destitué de sa fonction, il acquiert dans cette photo une aura mystérieuse soulignée par la présence incongrue d’une guirlande lumineuse. L’image tire habilement profit du vide pour s’attacher à la réalité des choses jusque dans le plus inattendu et le plus ordinaire de leurs détails.

Je préfère penser au calme. Ce calme est très important. Et de nombreux détails dans ce genre de pièces sont parfois troublants. On n’y trouve jamais un simple tapis, il s’agit toujours d’un pauvre faux tapis oriental bon marché. J’ai remarqué ça dès le début du projet et, jusqu’à présent, personne n’a pu m’expliquer pourquoi je n’étais jamais tombée sur une couleur unie ou un motif géométrique... Une raison supplémentaire de photographier ce lieu. C’était une bonne surprise de trouver ces guirlandes de Noël suspendues lorsque je suis arrivée.

There’s nothing less photogenic than a recording studio without musicians. Once these rooms are deserted, the few things remaining in them nevertheless come across with a new intensity. A mike stand, a piano stool and a cable all become a potential *punctum*. Here, this involves a rug, a prop familiar to drummers, on which they set up their instruments. Without its function, in this photo it takes on a mysterious aura underscored by the incongruous presence of a string of fairy lights. The images skillfully benefit from the emptiness and cling to the reality of things, down to the most unexpected and ordinary of their details.

I prefer to think of the stillness. That stillness is very important. And many details in these types of rooms are sometimes confounding. It isn’t just a carpet, it is always a cheap, fake, oriental carpet. I noticed this early in the project and so far no one has given me a good reason why I’ve never come across a solid color, or a geometric pattern... So, it was one more reason to photograph this space. It was a nice surprise to find the Christmas lights hanging when I got there.



Sound Factory | Los Angeles, CA | 5 August 2009
Photographie couleur contrecollée sur aluminium | 100 x 100 cm | Courtesy Rhona Bitner

Austin City Limits

- Austin, Texas -

Capitale du Texas, Austin s’est également autoproclamée « capitale mondiale de la musique live ». Ce statut, la ville le défend grâce au dynamisme de sa scène musicale, au gigantesque festival South By Southwest (SXSW) qui réunit plus de deux mille groupes dans une centaine de lieux pendant six jours et au succès d’une émission de télévision, Austin City Limits (ACL). Depuis les premiers déhanchements d’Elvis Presley, la télévision a largement contribué à la mass-médiatisation et à la mythification du rock’n’roll. Sur cette photo, la présence au premier plan des projecteurs exhibe les mécanismes du spectacle télévisuel. Le show n’a pas commencé (ou vient de se terminer) mais quelque chose semble se passer. Les faisceaux de lumière qui balaient le podium du studio d’ACL édifient une théâtralité sans événement.

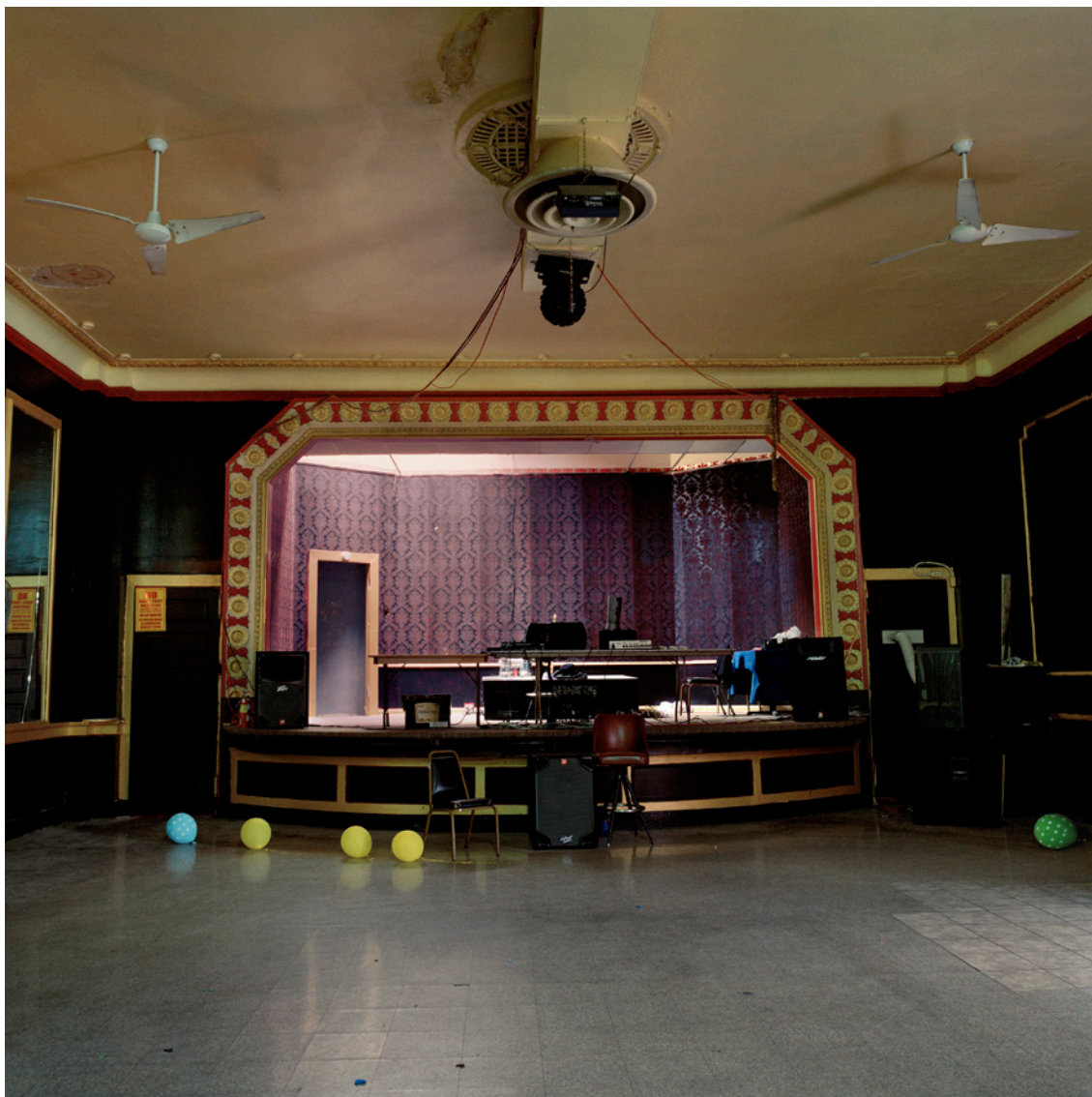
Lancé en 1974, ACL est le plus vieux programme musical de la télévision. J’ai vu une liste de tous les musiciens et groupes qui se sont produits dans cette émission, sur cette même scène, et c’est impressionnant. Quand on pense à l’historique d’ACL, il devient intéressant de s’interroger sur les traces que laisseront de nouvelles salles comme SXSW dans vingt ans. Elles seront tout aussi évocatrices, mais peut-être d’une façon différente. Lorsque je regarde cette image du plateau d’ACL, cela me pousse à me demander comment, à l’avenir, les spectateurs aborderont le témoignage photographique quand ils se remémoreront la puissance de ces nouveaux lieux.

Austin is the capital of Texas, and has also self-proclaimed itself to be “Live Music Capital of the World”. The city defends this status through the dynamism of its music scene, the gigantic South by Southwest festival (SXSW) which attracts more than 2,000 groups in a hundred or so venues over six days, and the success of a TV programme, Austin City Limits (ACL). Since Elvis Presley first swayed his hips, TV has greatly contributed to the mass-media coverage and mythologization of rock ‘n’ roll. In this photo, the foreground presence of the spots reveals the machinery of the TV show. The show has not started (or it is just over) but something seems to be going on. The shafts of light sweeping the ACL studio stage build up a theatricality where nothing is going on.

ACL is the longest running music performance program on television (it began in 1974). I saw the list of all the musicians and bands that played on the show, on that stage, and it is staggering. When thinking about the historical arc of ACL, it is interesting to think how new venues like SXSW will be recorded 20 years from now. They will be resonant, but perhaps in a different way. When I look at the image of ACL set, it is challenging to think how a photograph will function for the viewers who will recall the power of those newer spaces in the future.



KLRU-TV | Austin City Limits, TX | 3 June 2009
Photographie couleur contrecollée sur aluminium | 100 x 100 cm | Courtesy Rhona Bitner



Arch Social Club | Baltimore, MD | 13 August 2013

Photographie couleur contrecollée sur aluminium | 100 x 100 cm | Courtesy Rhona Bitner